

Telle mère, tel fils

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 46

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223560>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

habit. Tant que cette injustice durera, il y aura là une inégalité flagrante entre les deux sexes. C'est mon opinion, Paul, et évidemment aussi la tienne.»

L'histoire finissait là, mais Goguenard, lui, se devait d'accompagner son récit d'une avalanche de commentaires. Nous serions sûrement encore au « Central » si je n'avais pas réussi à le calmer un peu en lui promettant de raconter sa mésaventure dans le *Conteur Vaudois*. Et maintenant que cela est fait, paix au pauvre cœur de l'ami Paul, avide d'égalité et de logique, de ces deux feux-follets à la poursuite desquels se perdent tant d'hommes et de femmes au tempérament combattif. *Aimé Schabzigre.*

FLEURS DE RHETORIQUE

NOS députés aux Chambres fédérales en disent de jolies dans le jeu de leurs improvisations oratoires. Voici quelques perles recueillies par un journal qui a cessé de paraître depuis plusieurs années :

« Les importateurs français achètent les vaches principalement dans la Suisse centrale, puis ils sont traités dans les grandes métairies de Lyon et de Paris pour être jetés finalement sur l'égal. »

« En l'année 1865, on a introduit dans le canton de St-Gall des étalons anglais pur sang. Le Conseil fédéral les a suivis de près. »

« Je compte que nos gens ne s'empresseront pas d'accaparer le fourrage artificiel, ils ne sont pas habitués à ce fourrage. »

« Les électeurs diront : Nous ne vous avons pas élu pour être en toute circonstance les tuyaux d'orgue de votre volonté. »

« L'école vétérinaire fédérale gît dans l'air. »

« Je vous en prie ! Naviguez vers l'Etoile de la justice. »

« Les regards de toute la Suisse sont dirigés vers l'Assemblée fédérale pour entendre ses délibérations. »

« Cela se trouve dans le message du Conseil fédéral, et doit par conséquent être juste, mais pourtant, je ne le crois pas. »

« Prenez une décision afin que ce serpent de mer puisse être dirigé par nous. »

« Je suis d'accord si la proposition Sturzenegger s'étend sur 20 kilomètres. »

« Nous ne voulons pas jeter de nouvelles pierres dans les roues de la pacification. »

« Messieurs, j'arrive maintenant à la maladie tuberculeuse du bétail, et cela n'intéresse pas seulement l'agriculture, mais aussi chacun de nous. »

« Les cantons sont la soupape par laquelle on fait rétrograder la subvention à sa juste hauteur. »

« C'est une erreur de croire que le charbon est un terrain fauché. »

Le président entrant en charge : « J'espère que vous aurez autant d'indulgence pour moi que pour mon prédécesseur. »

Le président, assermentant un membre :

« Veuillez répéter avec moi, avec l'index de la main droite, les mots : Je le jure. »

LE ROI ET L'AUBERGISTE

EN jour, sur une plage de la Côte d'Argent, située quelque part dans le sud de la France, le roi Edouard VII, qui voyageait incognito, était allé manger des huîtres. L'aubergiste chez qui le roi était entré ouvrait les huîtres avec une sage lenteur. Edouard VII, qui était pressé, lui demanda très poliment de bien vouloir aller un peu plus vite. Mais l'autre, qui parlait politique avec les habitués de son restaurant, de dire sans se retourner :

— Si vous n'êtes pas content, allez ailleurs !

Un consommateur obligeant, effrayé de tant d'insolence, alla renseigner l'aubergiste à voix basse. Alors, celui-ci, très fort, à deux pas du souverain :

— Et après ?... Ce n'est pas le premier roi qui vient chez moi peut-être ! Et ce n'est pas vous qui m'apprendrez comment on leur parle !



Pages d'autrefois

ADIEUX AU VALLON

*Voici l'automne: il faut retourner à la ville,
Rentrer dans les longs mois de nos mornes hivers;
Il faut, petit vallon riant comme une idylle,
Oublier les chemins de tes asiles verts.
Il faut, vieille maison de mes souvenirs pleine,
Voir, ainsi que des yeux, tes volets se fermer!
Je ne l'entendrai plus, ô rustique fontaine,
Ta voix claire et discrète, habile à me charmer!
Adieu, frère géant, dressant ta silhouette
Sur le couchant vermeil par degrés assombri,
Et toi, chêne en ruine, où, le soir, la chouette
Jette aux grands bois muets l'angoisse de son cri!
Adieu, le beau verger dont la pente s'incline
Au chemin qui lui fait un liséré d'argent,
L'étroit sentier qui grimpe au flanc de la colline
D'où le regard embrasse un coin du lac changeant!
Adieu, verte oasis! Adieu, toutes les choses
Qui réveillent en moi des échos endormis!*

*Vous tous qui chérissez quelque antique toit brun
Où dort le souvenir de l'enfance passée,
C'est pour vous que j'ai mis en langue cadencée
Ces stériles adieux à mon rêve défunt.*

Philippe Godet.

Telle mère, tel fils. — Un instituteur nota sur le bulletin mensuel d'un écolier cette observation à l'adresse des parents :

« Votre fils parle beaucoup trop. »

Par retour du courrier, l'instituteur reçut du père ce billet : « Que diriez-vous donc, monsieur l'instituteur, si vous entendiez sa mère ? »

Ne pas confondre ! — Faut-il fumer avant de labourer ?

— Ça dépend, mon ami !

— De quoi donc ?

— S'il s'agit de la terre, il faut fumer avant de labourer. S'il s'agit d'une pipe, il faut la bourrer avant de fumer.

POUR UN CHAPEAU

JACQUES Larive achève ses vacances ; c'est aujourd'hui le dernier jour qu'il passe à la ferme des Grands-Champs. Demain matin, la vieille diligence du père Mathurin le conduira à la ville voisine d'où l'express l'emportera à Paris. Dans quelques jours, il reprendra son emploi de caissier à la banque Fixe & Co.

Finies les longues flâneries au bord de la rivière. Finie la sieste qu'il faisait chaque jour sous les arbres du verger. Une abeille passait dans un rayon doré ; il s'amusa à la regarder dans son voyage aérien. Puis, il était distrait par un pinson effronté qui, rassuré par l'immobilité du jeune homme couché sous le grand pommier, se hasarda sur une branche juste au-dessus de lui. Maintenant, ces beaux jours finissaient, il allait regagner la ville en emportant un agréable souvenir de l'hospitalière demeure de sa tante Anne..

Cet après-midi, il rentre à la ferme en empruntant un sentier qui traverse la forêt. Le trajet est peut-être plus long, mais qu'importe, pour lui l'heure exacte n'existe pas ici. Il débouche dans une clairière où un ruisseau coule en gazouillant. Tout à coup, il s'arrête surpris ; il vient d'apercevoir au bord du ruisseau une gracieuse apparition. Mince, élégante, dans une belle toilette claire, une jeune personne est fort occupée à cueillir de grandes branches d'églantines.

Le tableau est ravissant, Jacques s'arrête un instant ; il se demande qui est cette jolie promeneuse. Il ne l'a jamais vue ; pourtant, il connaît chaque habitant du bourg. Est-ce peut-être Liane, la fille du fermier Reton ? Non, Liane est

plus petite, elle a une tournure plus villageoise.

La jeune fille a maintenant terminé sa cueillette ; elle enlève son large chapeau de paille et, négligemment, le laisse tomber près d'elle, au bord du ruisseau. Elle lève les yeux et, surprise, aperçoit Jacques qui s'avance. Au même instant, la brise emporte le léger couvre-chef dans l'eau. L'inconnue pousse une exclamation, s'élance vivement vers l'eau, mouillant déjà ses fins souliers. Plus prompt, Jacques Larive se penche et, adroitement, repêche le chapeau avec sa canne. Rieuse, la jeune fille lui tend la main.

— Je vous remercie, monsieur ; voilà une leçon pour les étourdies qui ignorent que le vent est parfois traître dans ce pays.

Le jeune homme s'incline et, amusé, regarde le chapeau... ainsi que sa propriétaire.

— Sans doute un peu mouillé ? demande-t-il en désignant le chapeau.

— Légèrement, oui, mais qu'importe, ma cueillette est terminée pour aujourd'hui et je m'apprêtais à rentrer.

Après avoir encore remercié Jacques, l'inconnue s'éloigne d'une allure souple et décidée du côté du village. Le jeune homme la regarde s'en aller, puis se dirige vers la ferme. Il a hâte de demander à sa tante qui est cette délicieuse personne ; mais il hausse les épaules, à quoi bon, puisqu'il part demain. Cependant, il réfléchit ; est-ce bien nécessaire qu'il parte demain, ne peut-il prolonger son séjour ? Tiens ! une idée, il en parlera à tante Anne ce soir.

Dans la cour de la ferme, il aperçoit Madame Durand, sa tante, causant avec un jeune homme. En approchant, il reconnaît François-Pierre, un gars du village, qui habite maintenant Genève, où il s'est marié récemment. Chaque été, il vient passer quelques jours chez ses vieux parents. Ces faits, Jacques les connaît par sa tante qui les racontait le matin même.

Le soir, Jacques fait part à sa tante de sa détermination de retarder son départ, mais il n'en dit pas les motifs. Le sait-il lui-même ? Certes, mais il ne veut pas se l'avouer.

Madame Durand, qui adore son neveu, est heureuse de le garder encore. Négligemment, le jeune homme raconte alors sa rencontre de l'après-midi et demande qui peut être l'étourdie du chapeau de paille. Tante Anne réfléchit quelques secondes ; vraiment, elle ne connaît personne répondant à la description de la promeneuse. Une idée lui vient, Liane Reton ? elle est, paraît-il, de retour depuis huit jours. Tante Anne est perplexe.

Après le repas, Jacques gagne lentement le sentier qui rejoint la route conduisant au village. Une idée le tourmente, il désirerait tant savoir qui est cette inconnue. Bah ! il saura vite, le bourg n'est pas si grand. Pour commencer, il ira jusqu'à la ferme des Reton et là, en causant avec le fermier, il regardera s'il ne voit pas Liane ; il sera vite fixé.

Il est tiré de sa rêverie par une voix qui l'appelle ; il se retourne, François-Pierre est devant lui.

— Heureux de vous voir encore avant votre départ, monsieur Larive, car je voulais vous remercier d'avoir repêché le chapeau de ma femme. *Roselyne.*

PENAU DE LA RIPONNE

FEIGNANT.

UNE heure — on ne savait pas très bien laquelle — sonna au clocher proche de St-Laurent.

Pénau se leva du mur bas où il était assis, cracha, eut un regard circulaire et lent qui embrassa toute la place de la Riponne et son paysage calme et tiède. Depuis les marronniers feuillus jusqu'à l'Université ; jusqu'au Chemin Neuf qui semble s'arrêter complaisamment devant la Pinte vaudoise jusque, aussi, à la Grenette dont on entrevoit la sombre profondeur entre les piliers gris.

Tout cela, il le vit et l'emporta avec lui ; comme il le voyait et l'emportait chaque jour, sans bien savoir.